

Luc 15, v11 à 32 :  
Reims 16 juin 2024

## **Don ou dû, salaire ou héritage ?**

*« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : « Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir ».*

*Et le père leur partagea son bien.*

*Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien en vivant dans la débauche.*

*Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons. Il aurait bien voulu se rassasier des carouges que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait.*

*Alors, étant rentré en lui-même, il dit : Combien d'employés chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim !*

*Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes employés.*

*Et il se leva, et alla vers son père.*

*Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa.*

*Le fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. ».*

*Mais le père dit à ses serviteurs : « Apporter vite la plus belle robe et mettez-la-lui ; passez-lui une bague au doigt et des chaussures aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, et il revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé ».*

*Et ils commencèrent à se réjouir.*

*Or, le fils aîné était dans les champs.*

*Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses.*

*Il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.*

*Ce serviteur lui dit : « Ton frère est de retour, et ton père a fait tuer le veau gras parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé ».*

*Il se mit alors en colère et ne voulut pas entrer.*

*Son père sortit et le pria d'entrer.*

*Mais il répondit à son père : « Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé tes ordres et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis. Et quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien avec des prostituées, c'est pour lui que tu as tué le veau gras ! »*

*« Mon enfant », lui dit le père « tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ; mais il fallait bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il vit, parce qu'il était perdu et il est trouvé ! ».*

J'ai choisi ce texte parce qu'aujourd'hui c'est la « fête des pères ». Mais, avec ce texte hyper connu, que vais-je pouvoir vous dire que vous ne connaissez déjà – que vais-je pouvoir trouver dans ce texte qui soit nourriture pour notre foi ?

Pour qu'un aliment soit comestible il faut qu'il soit nouveau, il faut qu'il n'ait pas encore été mangé... On ne peut pas se nourrir avec du déjà mangé !

Et pourtant, j'ose espérer qu'ensemble, et chacun pour soi, nous allons trouver dans ce texte cette nourriture nouvelle dont nous avons besoin pour vivre.

Cette nourriture qui va faire grandir en nous l'amour que nous avons pour notre céleste.

Ceci dit, revenons à notre texte. Au début du chapitre 15, juste avant ce récit, Luc prend la peine de nous dire à qui Jésus s'adressait :

Luc 15, versets 1 à 3 : *Les collecteurs d'impôts et autres gens de mauvaise réputation s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les maîtres de la loi critiquaient Jésus ; ils disaient : Cet homme fait bon accueil aux gens de mauvaise réputation et mange avec eux !*

Voilà qui ne me réjouit pas vraiment :

Soit cette parabole ne m'est pas adressée et donc ne me concerne pas ;

Soit elle m'est adressée et, dans ce cas, il m'est demandé de m'identifier aux personnes auxquelles Jésus s'adresse !

D'un côté, des gens très peu respectables ; de l'autre, des gens très religieux, tellement respectables, tellement parfaits, qu'ils en viennent à remettre en question l'attitude de Jésus, et à le critiquer !

Ou, pour le dire autrement, Jésus s'adresse d'une part à des canailles qui ont faim et soif de son enseignement et d'autre part à des personnes qui sont imbues d'elles-mêmes, repues et critiques, et qui n'attendent rien d'autre de Jésus que d'être confortés dans la bonne image qu'ils ont d'eux-mêmes.

Alors, si cette parabole s'adresse à moi, à nous, il semblerait que vous et moi appartenions à l'un ou à l'autre de ces deux groupes, ou que nous oscillions entre les deux groupes et ayons un peu de l'un et un peu de l'autre !

La parabole qui suit aurait alors pour but de nous aider à déterminer à quel groupe nous appartenons, à quel groupe nous identifier ... Il s'agirait d'une prise de conscience, un peu douloureuse il est vrai, mais pour notre bien, pour notre bonheur.

Vous êtes des canailles ? Convertissez-vous ! Vous vous croyez parfaits ? Vous aussi avez besoin de vous convertir ! N'est-ce pas très moralisateur, très réducteur ?

Et voilà que dans son récit, Jésus nous parle d'un homme et de ses deux fils.

Deux fils qui, on le comprend tout de suite, sont à l'images de ceux à qui Jésus s'adresse ; on passe d'un gros plan à un plan très rapproché ... Décidément, nous n'y échappons pas, c'est bien à ces deux groupes qu'il faut s'identifier !

Et la scène est très violente... Le fils cadet s'adresse à son père et, tout de go, lui dit : « donne-moi le pognon ! »

Bon, j'en conviens, ce n'est pas tout à fait ce qu'il a dit, mais en fait, c'est pire encore : sans vergogne, il demande la part de la fortune qui lui revient, c'est comme s'il avait dit : « Pour moi tu es mort, alors donne-moi mon héritage ! »

Et, effectivement, c'est ce que le père comprend ... et il accède au désir de son fils ; il partage sa fortune en deux parts et les deux fils héritent.

Puis, le cadet vend sa part de la propriété et part au loin, avec « le pognon » tandis que l'aîné reste sur place et continue à gérer la propriété.

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi je suis stupéfaite, pour ne pas dire scandalisée ! Qu'est-ce que ce père qui accède - sans sourciller - aux désirs les plus fous, les plus contre nature, de sa progéniture ? Qu'est-ce que ce père qui accepte de se faire rayer de la carte sans manifester la moindre opposition ?

Évidemment après un tel manque d'autorité, on n'est pas surpris d'entendre que le cadet, ce vaurien, dilapide rapidement sa fortune, et n'a même plus le nécessaire pour survivre dans un pays qui lui-même est touché par une grande famine !

Bref c'est la cata la plus totale et, voilà que ce fils est réduit à accepter le plus humiliant des travaux : garder des cochons ! Travail qui ne lui permet même pas de se nourrir ... On nous dit qu'il aurait bien aimé pouvoir manger des caroubes comme les cochons, mais que personne ne lui en donnait !

Alors commence un travail d'introspection ... le jeune homme qui, jusque-là, avait mené « la belle vie », qui s'était éclaté et étourdi de plaisirs, a tout le temps d'entrer en lui-même, de s'examiner, de faire son bilan...

Cependant, il ne vous a pas échappé que dans un premier temps, il ne se remet pas vraiment en question ; il pense aux ouvriers qui travaillent pour son père et qui, eux, ont largement de quoi manger alors que lui meurt de faim...

Puis, de fil en aiguille - nécessité obligeant - il décide de retourner chez son père et, très embêté... il prépare à l'avance ce qu'il lui dira : « *Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne que tu me regardes comme ton fils. Traite-moi donc comme un de tes ouvriers* »

Je comprends bien la deuxième partie de la phrase : c'est évident, il n'est pas fier de lui et fait profil bas, mais que veut-t-il dire par : « *j'ai péché contre Dieu et contre toi* » ? En quoi Dieu est-il concerné ?

Et, là, sans avoir de réponse à notre question, nous arrivons au paragraphe que nous aimons tous ; le père guettait le retour de son fils... De loin il le voit arriver, et il se précipite pour l'embrasser ...

Ceux parmi nous qui avons des enfants, ceux parmi nous qui avons dû avaler des couleuvres - des couleuvres parfois si grosses et si longues qu'ils ont bien cru ne jamais s'en remettre - comprennent ce père qui guette le retour du fils.

Et tous, nous avons en mémoire l'extraordinaire tableau de Rembrandt : le père se penchant sur son fils à genoux devant lui et le serrant dans ses bras – ce tableau où Rembrandt a attribué au père une main d'homme et une main de femme (cela saute aux yeux tout de suite, la main droite, fine et longue, est une main de femme ; la main gauche, plus ramassée, est une main d'homme.) Rembrandt nous donne ainsi à voir l'extraordinaire tendresse du père.

L'extraordinaire tendresse du père ???!!!

Oui, mais Rembrandt ne nous dit-il pas, en même temps, que le père avait endossé les deux rôles dès le début ; qu'il était à la fois père et mère ; ce qui expliquerait ce qu'on peut voir comme une certaine faiblesse, une certaine propension à accéder aux désirs de sa progéniture, une difficulté à mettre des limites, un cadre ...

Et, s'il n'y a pas de cadre, s'il n'y a pas de limites, s'il n'y a pas de loi, n'est-on pas condamné à suivre ses pulsions, à être le jouet de ses pulsions ?

S'il n'y a pas de loi, pas de cadre, où est la liberté ? Sans loi, sans cadre, il n'est pas possible d'exister ! (EXIT = SORTIE).

Il a fallu que le fils fasse l'expérience de la mort pour accéder à la vie ... Il a fallu qu'il casse sa coquille, son héritage, pour naître à la vraie vie, pour naître de nouveau.

C'est exactement ce que le père exprime : « *Mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu, et je l'ai retrouvé.* »

Et cela me ramène à la toute première phrase de la parabole qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, je la cite à nouveau : « *Un homme avait deux fils* » ... Vous et moi quand nous parlons de quelqu'un, nous disons « il a deux fils », et c'est seulement quand ils sont décédés que nous disons « il avait deux fils ! ».

Il est désormais évident que le père et Dieu ne font qu'un. Et que l'héritage, c'est la terre qu'il nous donne à cultiver et les dons que nous avons reçus à la naissance. Mais alors, pourquoi cette demande du fils ? Dans la mesure où il avait déjà tout reçu à la naissance, sa demande était inutile, absurde...

Tout à coup, je comprends : le père n'a pas manqué de fermeté, d'autorité ... Il a tout donné ; il a donné la vie et la terre, la terre et la vie ... **Mais pour qu'un don soit véritablement un don, il faut qu'il soit gratuit, il faut que celui qui donne ne demande aucune contrepartie, qu'il ne crée pas de dette ; il faut que celui qui reçoit le don ne se sente pas redevable, qu'il reste libre.**

Le fils cadet avait dit à son père : « *donne-moi la part de bien qui doit me revenir* » ... Il avait reçu ce bien comme un dû et non pas comme un don, et il était parti sans dire merci – normal, puisque c'était son dû !

Puis, il avait dilapidé sa fortune avec des relations éphémères, toujours sans créer de liens... et, quand il s'était retrouvé sans le moindre sous, quand il avait été réduit à garder des cochons et qu'il aurait bien aimé, lui aussi, pouvoir se nourrir de caroubes, il n'y avait plus « *personne* » pour lui en « *donner* ».

Plus de donateur, plus de don, plus rien ...

Et c'est à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, qu'il prend conscience de son péché, de sa transgression de la loi : « *Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne que tu me regardes comme ton fils.* »

Le père n'avait manqué ni de fermeté ni d'autorité ; il avait simplement respecté la liberté du jeune homme, liberté qui implique aussi la possibilité de se fourvoyer et d'emprunter des chemins de perdition... Liberté qui implique que l'on puisse partir et revenir, entrer et sortir.

Alors quand le fils revient et confesse son péché, le père, qui ne sait que donner, pardonne et demande qu'on tue le veau gras pour fêter son retour.

Super, génial ... tout est rentré dans l'ordre ! Sauf que le fils aîné ne l'entends pas ainsi ! Lui, qui a travaillé toute sa vie, n'a jamais eu droit à un festin avec veau gras, musique et danses ... pas même un chevreau à partager avec ses amis. N'est-ce pas tout à fait injuste ? Immoral même ?

Dès lors on comprend qu'il se met en colère, refuse l'invitation à participer à la fête et reste dehors pour bien manifester sa désapprobation.

On l'imagine fronçant les sourcils, croisant les bras, tournant le dos et affirmant avec force : « Na ! Bienfait pour lui... Ça lui apprendra ! »

Et, comme pour son plus jeune frère, le père sort à sa rencontre, et lui demande avec insistance de rentrer et de participer à la fête. Il a pour lui, la même sollicitude, la même bienveillance, le même accueil qu'il avait eu pour son fils cadet.

Cependant, au lieu d'accepter l'invitation et de suivre son père voilà que tout à coup le frère aîné déverse toute son amertume, et dit son rejet et sa souffrance :

« *Il y a tant d'années que je te sers ... et, quand ton fils est arrivé c'est pour lui que tu as tué le veau gras !* »

Il se définit comme serviteur, comme ouvrier, et non pas comme fils ; et quand il parle de son frère il dit : ton fils ! Toutes les relations sont brouillées, personne n'est à sa juste place.

Et puis, dans la foulée, il ne manque pas de faire étalage de sa vertu, de sa supériorité : lui n'a pas fait les quatre cents coups, lui a toujours été irréprochable, lui a travaillé dur toute sa vie... Et rien en échange, rien en contrepartie !

Le père entend cette souffrance - qui est bien réelle - et, sans exprimer le moindre reproche y répond directement ; il s'adresse à lui en disant « *mon enfant* », il lui rappelle leur proximité, leur intimité : « *tu es toujours avec moi* ».

Et enfin, il lui dit, à nouveau, que tout ce qu'il possède est aussi à lui : n'a-t-il pas lui aussi reçu sa part de l'héritage ? Alors s'il est héritier, si tout lui appartient, pourquoi cette attente d'une rémunération, d'un salaire ?

Je comprends alors que cet héritage, cette part qu'il a reçu, il n'a pas su la faire sienne, il n'a pas cru au don, **il s'est toujours comporté en ouvrier, pas en fils, pas en héritier** ... Il a travaillé pour gagner un salaire !

Et cela me ramène à nouveau à la première phrase de la parabole – « *Un homme avait deux fils...* » ... **Avait !** En fait les deux l'avaient renié, l'un en coupant tout contact, l'autre en se comportant comme un ouvrier !

Et, c'est pour cela que, comme les pharisiens et les scribes à qui Jésus raconte cette histoire, et qui se scandalisent de voir que Jésus ose se mettre à table avec les gens de mauvaise vie ; le fils aîné est incapable de se réjouir du retour de son frère. Pour lui, comme pour eux, il n'est pas question d'héritage mais de salaire. Et de ce fait, seule une vie sans reproches, seule une vie parfaite selon les critères définis par la Loi est acceptable.

Et pourtant le père, lui, ne le condamne pas, pas plus qu'il n'avait condamné son frère ; il lui dit : « *Mon enfant* » et l'invite à entrer dans la joie, dans la fête ... il l'invite à, lui aussi, changer d'attitude, à faire sien cet héritage.

**Un héritage n'est-il pas, par définition, un bien qui nous est donné sans qu'on ait à le mériter, un bien qui est nôtre simplement parce qu'on est fils ou fille ?**

Cette parabole est une invitation à nous saisir de notre héritage, non pas, à l'instar du fils cadet, en tuant le père, mais au contraire en recevant le don de la Vie avec reconnaissance ; non pas, à l'instar du fils aîné, en cherchant à le mériter par notre travail, mais à, sans cesse, nous rappeler que tout est don.

C'est une invitation à cultiver ce don dans la présence du Père et sous son regard ;  
C'est une invitation à nous reconnaître frères et sœurs, fils et filles d'un même Père.  
Et, c'est enfin, une invitation à entrer dans la joie du Père et à festoyer avec Lui.

Et, pour cela, une invitation à nous **laisser revêtir** d'une robe de fête, d'un anneau au doigt, et de souliers aux pieds pour entrer dans la salle du festin et nous réjouir avec tous ceux et celles qui ont su répondre à l'invitation du Père...

On est loin, très loin, d'une morale réductrice et culpabilisante !

Alors, en ce jour de « fête des pères » sachons reconnaître en Dieu notre merveilleux père céleste et recevoir la Vie en héritage ! Amen.